536

le tombeau
de turenne
465

LE TOMBEAU DE TURENNE,

OU

L'ARMÉE DU RHIN A SASPACH,

Fait historique en un acte, mêlé de Vaudevilles, Pantomimes, Danses et Evolutions militaires ;

Terminé par de nouvelles Evolutions d'Infanterie et de Cavalerie.

3821
5

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, au petit Dunkerque, près le Pont-Neuf.

AN SEPTIÈME.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Cns. et Cnes.
FRANCŒUR, très-vieux militaire,	FAUR.
EMMA, sa fille aînée,	JULIE.
STENNY, sa fille cadette,	FAUR.
ALBERT, meunier, amant de Stenny,	BEAULIEU.
HERMANN, hussard, amant d'Emma,	CLOZEL.
Général François,	POMPÉE.
Aide-de-camp,	BOICHERESSE.
Deux factionnaires.	
Armée Françoise.	
Villageois et Villageoises.	

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE

TOMBEAU DE TURENNE,



DRAME.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente des montagnes; dans le fond, à mi-côte, du côté du village, sur la gauche, on apperçoit les débris d'un moulin tombé en ruines; à côté du moulin est une cabane; à droite, sur l'avant-scène, est un vieux chêne, la moitié est encore verte, et l'autre moitié est morte et renversée sur la terre; au milieu, est le monument couvert par un grand manteau d'armes, qui s'ouvre en face du public; deux sentinelles gardent ce monument.

FRANCŒUR, *sort de chez lui, plongé dans une profonde rêverie; il s'approche du monument, il cherche à le voir, le factionnaire le fait retirer avec brusquerie; (d'un ton pénétré).*

On m'éloigne! on me repousse! ce n'est pas ainsi que je faisois, lorsque j'étois gardien du monument élevé ici, à la gloire du grand Turenne. Me traiter de cette manière! moi, petit-fils du premier sapeur de son régiment, de son vieux frère-d'armes, de son ami enfin; car, ce grand homme savoit honorer le mérite partout où il le trouvoit : ainsi donc, j'aurai passé l'hiver de ma vie, à garder ce monument si cher aux François, pour le voir détruire à mes yeux, et remplacer aujourd'hui, je ne sais comment? par je ne sais quoi? à la gloire de je ne sais qui?.....

N°. 1. AIR : *Fidèle Époux, franc militaire.*

Tandis que servant la patrie,
Le guerrier bravoit les hasards ;
Les Vandales, d'un bras impie,
Ont ravagé le champ des arts.
La vertu n'a pu trouver grace
Dans leurs cœurs fermés au remords ;
Ils ont, dans leur coupable audace, } *Bis.*
Troublé jusqu'aux cendres des morts. }

Quand je me fâcherai, il n'en sera ni plus ni moins ; il faut bien consentir à ce qu'on ne peut empêcher ; heureusement il me reste, pour me consoler, deux filles pauvres, à la vérité, mais vertueuses, mais gentilles ; et puis j'ai sauvé mon trésor.... j'ai conservé ce boulet, encore teint du sang de Turenne, de cet homme qui savoit si bien ménager celui des autres ; en voilà des reliques, ce sont les véritables.

N°. 2. AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver !*

Chacun a sa religion,
Je respecte celle d'un autre ;
Aussi, dans mon opinion,
J'entends qu'on respecte la nôtre.
Celui-ci veut Saint Nicolas,
Celui-là, Saint Claude ou Saint Blaise ;
Mais le Patron des bons soldats,
C'est Turenne, ne vous déplaise.

SCENE II.

FRANCŒUR, STENNY, EMMA, *sortant de la maison, et examinant leur père.*

STENNY.

Eh bien ! mon père, vous voilà bien joyeux, ce matin ?

FRANCŒUR, *brusquement.*

Pas du tout, mademoiselle, je suis en colère.

EMMA.

En colère ! mon père, et contre qui ?

FRANCŒUR.

Contre tout le monde.

EMMA.

Mon père, vous voyez toujours tout en noir.

FRANCŒUR.

Je te conseille de parler, toi; tu avois un amant, ce brave Hermann, à qui je voulois te marier, le fils de mon vieux camarade que je regrette tous les jours : eh bien! depuis six mois qu'il est parti pour l'armée, on n'en a pas de nouvelles.

EMMA.

Hélas!

N°. 3. Air : *Je te perds, fugitive espérance.*

PREMIER COUPLET.

Il est mort en servant sa patrie,
Cet amant qui reçut tout mes vœux;
Je le sens, vaut mieux perdre la vie,
Que cesser d'aimer et d'être deux.

II.

Il brûloit d'une flamme si pure,
Me payoit d'un si tendre retour;
(*A son père*).
Ce n'est plus qu'auprès de la nature,
Que je peux oublier mon amour.

STENNY, *vivement.*

Ne vas-tu pas te désoler ? il n'est pas dit que ton amant soit mort, on a tant de besogne à présent dans le métier de soldat, qu'on ne trouve pas toujours le tems d'écrire à sa maitresse; aussi, moi je n'ai pas voulu d'un militaire, j'aime mieux mon bon Albert, il est un peu bête, j'en conviens, mais pour faire un mari, il ne faut pas tant d'esprit; et puis, ce qui m'a déterminée, ce sont les soins qu'il prend de vous, mon père.

FRANCŒUR.

Il est vrai qu'Albert possède un bon cœur, et sans lui, mes enfans, je ne sais, en vérité, ce que nous serions devenus. Après trente ans de service et plusieurs blessures, j'avois obtenu pour récompense, une modique solde attachée à la garde

du monument élevé au grand Turenne ; mais le monument a été détruit, et j'ai tout perdu.... heureusement, Albert, propriétaire d'un bon moulin, à quatre lieues d'ici, a redoublé de travail, pour subvenir à nos besoins.

EMMA.

Quel plaisir il avoit à nous apporter, dans ces tems difficiles, cet aliment si nécessaire, que l'opulence même ne pouvoit alors se procurer.

STENNY.

Je gage qu'il y a beaucoup de gens d'esprit qui n'en auroient pas fait autant?

FRANCŒUR.

Aujourd'hui même, ce brave garçon est notre seule ressource, notre unique soutien, mais il n'est encore que ton amant, et quand il sera ton époux, peut-être qu'alors...

STENNY.

Ah ! mon père, soyez sûr qu'il vous aimera toujours autant que je vous aime, et Stenny ne changera jamais.

EMMA.

Emma vous jure de ne pas abandonner votre vieillesse.

FRANCŒUR.

Un autre ne voudroit pas faire ce que pour moi vous faites, mes enfans.

SCENE III.

LES MEMES, ALBERT *accourt tout essoufflé.*

STENNY.

Mais, que vois-je ? Albert!

EMMA.

Comme il accourt!

FRANCŒUR.

Le proverbe l'a dit, l'amour donne des ailes.

ALBERT, *hors d'haleine.*

Enfin, me v'là.

STENNY.

Et mon dieu! quel air effaré.

(*Albert veut parler, il reste suffoqué*)

FRANCŒUR.

Qu'as tu donc, mon garçon ?

(*Albert, idem.*)

EMMA.

Vous seroit-il arrivé quelque chose ?

(*Albert, idem.*)

STENNY.

Mais répondez donc ?

ALBERT.

Ah ! si vous saviez, les Autrichiens....

FRANCŒUR.

Est-ce qu'ils seroient revenus ?

ALBERT.

Mon dieu, oui.

FRANCŒUR.

Je vais chercher ma carabine.

ALBERT.

Ah ! bien oui, votre carabine, il est bien tems.

EMMA.

Juste ciel !

STENNY.

Ils seroient ici ?

ALBERT.

Mon dieu, non.

FRANCŒUR.

Explique-toi.

ALBERT.

Qui se seroit imaginé ça ?

STENNY.

Eh ! quoi donc ?

ALBERT.

Il y a de quoi perdre la tête.

FRANCŒUR.

Parle, ventrebleu !

ALBERT.

Chut ! chut ! je m'en vais vous conter ça.

Nº. 5. AIR : *Si j'ons jamais une campagne.*

Pour monter mon petit ménage,
Je m'étois fait un joli plan,
Et je suivois ce joli plan.

Pour monter mon petit ménage.
Pour monter mon petit ménage,
Primo, j'avois de l'argent comptant;
Et j'réservois c'targent comptant,
Pour monter mon petit ménage.
Pour monter mon petit ménage,
J'avois les robes de ma grand maman,
J'gardois les robes de ma grand maman,
Ponr monter mon petit ménage;
De plus, j'avois un beau corset,
De plus, j'avois habit d'droguet,
De plus j'avois joli gilet,
De plus, j'avois un grand buffet,
De plus, j'avois un petit coffret,
De plus, j'avois un bon soufflet,
De plus j'avois un tabouret,
De plus, j'avois un trébuchet,
De plus, j'avois un filet,
Un grand pistolet,
Un petit briquet,
Un loto complet,
Un sac de millet,
Un très bon mulet, (*Bis.*)
Un jeune poulet, (*Bis.*)
Un vieux sansonnet, (*Bis.*)
Un sac de duvet,
Un charmant rouet,
Un joli plumet,
Un grand gobelet, (*Bis.*)
Un petit baquet, (*Bis.*)
Nichet, tranchet, chenet,
Louchet, piquet, treguet,
Chevet, maillet,
Mais cette nuit les Autrichiens,
Ont visité mon petit ménage;
Et v'là que ces maudits vauriens
Se sont partagé mon petit ménage,
Tout mon ménage, (*Ter.*)
Adieu donc, mon petit ménage.



STENNY.

Comment, tout ces vilains Autrichiens t'on tout emporté?

ALBERT.

Tout.

FRANCŒUR,

N'avais-je pas raison de me plaindre du sort qui me poursuit ?...

STENNY.

Que fait le superflu? le nécessaire nous reste; n'a-t-il pas toujours son moulin ?....

ALBERT.

Ah ben oui, mon moulin, ça fait une jolie ressource.

EMMA.

Qu'est-ce encore ?

ALBERT.

N°. 6. AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Ce moulin faisoit tout mon bien,
Hélas ! quelle disgrace !
Sachez qu'il ne m'en reste rien,
Non, plus rien que la place.
Le malheur comble mon destin,
Ma perte est consommée;
Et j'ai vu jusqu'à mon moulin,
S'exhaler en fumée. *Bis.*

STENNY.

Quoi, ton moulin est brulé ?

ALBERT.

Juste! les Autrichiens y ont mis le feu en se retirant.

FRANCŒUR.

Trouvez-vous encore que tout ça va bien ?

ALBERT.

Oui, je le disois moi, lorsque j'avois bon vent et des sacs au moulin; mais à présent, le vent a beau souffler, ce n'est plus pour moi.

FRANCŒUR.

Allons, notre malheur est à son comble; plus de mariage... plus de nôce.... tout est fini pour nous.

(*Francœur veut rentrer dans la maison, ses enfans et Albert veulent le retenir, il les repousse avec une espèce de dureté; et soutenu par Emma, il rentre dans sa cabane.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE IV.

STENNY, ET ALBERT, *tristes.*

ALBERT.

Eh bien, Stenny.

STENNY.

Eh bien, Albert.

ALBERT.

Nous voilà donc ruinés tout-à-fait.

STENNY.

Ruinés; ce n'est rien, mais séparés pour toujours.

ALBERT.

Pour toujours?

STENNY.

Mon père l'a dit.

ALBERT.

Et quand une fois il a lâché le grand mot, c'est une sentence.

STENNY.

Il a le cœur d'un bon père, mais la tête d'un vieux soldat.

ALBERT.

Au bout de tout ça, ton père peut ben nous empêcher de nous marier; mais nous empêcher de nous aimer, je dis que c'est une autre paire de manches.

STENNY.

Sans doute, moi, je t'aimerai toujours.

ALBERT.

Et moi donc.

N°. 7. AIR: *L'autre jour la p'tite Isabelle.*

Tu verras que lorsqu'une fois j'aime,
La constance devient mon fort,
Et que j'taimerai toujours de même
D'mon vivant comme après ma mort;
Mais en attendant qu'elle arrive,
Apprend, quelle est, dans cet instant,
L'expectative (*Bis.*)
D'ton amant;

(*En parlant très-vîte.*)

J'irai travailler en journée, j'gagn'rai de l'argent que je n'dépenserai pas, j'l'amasserai précieusement et bientôt mon moulin :

S'ra rebâti.
Je gage qu'au bout de l'année,
Je serai ton petit mari.

(*Ils dansent ensemble.*)

SCENE V.

LES MEMES, HERMANN.

HERMANN, *qui les observait.*
Allons, courage! courage! il paroît que tout va bien ici.

ALBERT.
Tiens, c'est mon cousin Hermann.

STENNY, *criant.*
C'est lui même, ma sœur! ma sœur! il n'est pas mort.

HERMANN, *l'arrêtant.*
Silence, petite sœur, laissez-moi le plaisir de la surprendre.

ALBERT.
Ah j'dis, cousin, que tu la surprendras fièrement, car elle ne comptait plus sur toi.

HERMANN.
Est-ce qu'elle seroit mariée?

ALBERT.
Ah ben oui, mariée, il s'agit ben de noces.

HERMANN.
Est-ce qu'elle m'auroit oublié?

STENNY.
Oh que non.

ALBERT.
Malheureusement elle t'aime toujours.

HERMANN.
Malheureusement. Que voulez-vous dire.

ALBERT.
Tu ne sais donc pas.., les Autrichiens qui étoient ici, qui

sont revenus, qui n'y sont plus, ils ont tout pris, me hab ts de noce, ma tasse d'argent, ma farine, mon sac d 1200 francs, qui étoit la dot de ma future, écus!... enfin tou jusqu'a mon moulin qui étoit là bas sur les hauteurs.

HERMANN.

Ton moulin.

ALBERT.

Ils ont tout emporté, et ce qu'il y a de pis, sur le dos de mon vieux mulet, tu sais bien que j'ai hérité de ma grand-tante; la pauvre bête!... mais à propos d'ca, d'où viens-tu donc qu'il y a si long-tems qu'on n'a entendu parler de toi.

HERMANN.

J'ai couru bien des dangers, c'est le sort des armes, mais aussi j'ai acquis beaucoup de gloire, en un mot je reviens de l'armée d'Italie. J'avais échappé à plusieurs combats, la campagne s'avançait et j'avais déjà la promesse d'un congé qui m'auroit ramené près de vous, lorsqu'un beau jour à un certain pont où le diable avait ramassé tout le feu de l'enfer, notre Général saisit un drapeau.... et comme dit un de nos soldats poëtes.

A la tête de la colonne
Le Général s'élance avec fierté;
Le tambour bat, la trompe sonne;
Le cri de guerre est répété
Par les échos du fleuve épouvanté;
Baïonnette en avant, nos grenadiers font rage,
Feu de file, pif, pan, c'est un bruit, un tapage:
Au grand galop, nous autres nous chargeons,
Bravant le feu de la mousquetterie,
Bravant les bombes, les canons;
Rien n'arrête notre furie.
A l'exemple de nos soldats,
Je répétois gaîment le chant de la victoire;
Mais un obus vient arrêter mes pas,
Et je tombe au sein de la gloire.
J'étois souffrant,
J'étois mourant,
Dans la poussière,
Quand une bonne vivandière
Me soulevant entre ses bras,
Vient m'arracher des portes du trépas.



Sa main a pansé ma blessure ;
Je renais par ses soins touchans.
Il est encore dans la nature
Des êtres bons et bienfaisans.

Mais le plaisir de vous parler de la guerre me fait oublier celui de l'amour, Emma est sans doute auprès de son père ?

STENNY.

Qui ne consentira pas plus à votre mariage qu'au nôtre.

HEMANN.

Laissez-moi faire, je vais arranger tout cela. *(Il entre dans la cabane.)*

SCENE VI.

ALBERT, STENNY.

ALBERT.

Bon bon. Arrange, arrange... ces militaires s'imaginent qu'on emporte une fille comme un bastion ?...

STENNY.

Comme ma sœur va être contente de le revoir.

ALBERT.

Oui, un amant estropié, ça fait un joli mari...

STENNY.

Qu'importe ? il a bien servi sa patrie; cette blessure est une marque de sa bravoure, ma sœur doit l'en aimer davantage.

ALBERT.

S'il ne vous faut que ce petit agrément-là pour vous plaire, mademoiselle, vous pouvez bien compter qu'asurément je n'irai pas le chercher.

SCENE VII.

LES MEMES, LE GÉNÉRAL, *accompagné de sc aide de camp.*

LE GENERAL, *à Stenny et Albert qui veulent rentrer da la cabane.*

Eh quoi! vous me fuyez?

STENNY, *reculant.*

Bien au contraire....

LE GENERAL.

Approchez, approchez, j'ai besoin de causer avec vous.

ALBERT, *bas à Stenny.*

Allons-nous-en, c'est peut-être pour m'enroler.

STENNY.

N'aie pas peur, il verra bien que tu es poltron.

LE GENERAL.

Dites-moi, mes bons amis; n'est-ce pas dans ce villag que s'est retiré un jeune volontaire de Strasbourg, blessé l'armée d'Italie.

ALBERT, *à Stenny.*

Il veut parler d'Hermann.

LE GENERAL.

Hermann! justement, c'est son nom.

ALBERT, *au Général.*

C'est mon cousin.

STENNY, *à Albert.*

Tais-toi donc; il veut peut-être le faire repartir.

LE GENERAL.

Je vous en félicite, vous avez là un brave homme pour parent.

ALBERT.

Je sommes tous bâtis comme ça dans notre famille.

LE GENERAL.

Dites-moi encore, cette cabane n'est-elle pas la demeure du vieux Francœur, ancien gardien du monument de Turenne?

ALBERT, *montrant Stenny.*

C'est son père, qui devoit être le mien, car vous saurez que je devois épouser sa fille que v'la, sans ce beau moulin

que vous avez peut-être vu tourner en passant sur la hauteur, et qui a été brûlé cette nuit.

LE GENERAL, *à son aide de-camp.*

Ah c'est l'homme du moulin, je ne suis pas fâché de le trouver ici.... et vous vous nommez ?..

ALBERT.

Sûrement que je me nomme.

LE GENERAL.

Albert, n'est-ce pas ?

ALBERT, (*bas à Stenny.*)

(*Haut*) Oui, de père en fils; il sait mon nom, nous sommes perdus, c'est un espion.

LE GENERAL.

Faites-moi le plaisir d'aller dire à Hermann et Francœur, que le Général en chef de l'armée du Rhin, desire les entretenir un moment.

STENNY, *avec étonnement.*

Le Général en chef de l'armée du Rhin, j'y cours! j'y cours.

ALBERT.

Certainement, monsei.. mon Général, que je suis trop flatté du respect qui fait que je suis prêt à aller partout où vous m'ordonnerez, c'est-à-dire... cependant que je vais les avertir. Oui, Général, v'la qu'j'y cours avec ma petite Stenny, mais où donc donc est-elle ? elle est déjà partie (*appelant.*) Eh! Stenny! Hermann! Francœur! (*Il entre dans la cabane.*)

SCENE VIII.

LE GENERAL *à part.*

Vous allez faire avancer sur-le-champ les différens détachemens qui sont commandés pour assister à cette fête.

(*L'aide de camp sort.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE IX.

LE GENERAL, *seul.*

Le voilà donc enfin arrivé ce jour glorieux où je vai venger la mémoire d'un grand homme, outragée par l'ignorance la plus barbare et relever ce monument respectable que des mains sacrilèges avoient osé profaner. C Turenne! Si j'ai fait quelques pas heureux dans la carrièr que tu as illustrée, je les dois à ton exemple et au souvenir de tes vertus gravé dans mon cœur dès ma plu tendre enfance, ce n'est pas uniquement par un vain Cénotaphe que je veux honorer ta mémoire, c'est en t'offrant le hommages de la France entière et en répandant autour d ton image les fleurs de la bienfaisance. Tout le mond ignore encore le motif de la fête que je prépare; combien je vais faire de jaloux parmi mes frères d'armes, lorsqu'il sauront que j'ai prévenu ce que leur eût dicté comme à mo leur respect pour le modèle de toutes les vertus militaires.

SCENE X.

LE GENERAL, FRANCŒUR, HERMANN STENNY, ALBERT, EMMA.

ALBERT, (*entraînant Françœur*)

Quand je vous dis que c'est le général lui-même qui vous demande, tenez le voilà.

LE GENERAL.

Bon vieillard, on dit que c'est vous qui étiez le gardien de l'ancien monument.

FRNANCŒUR.

Oui, général.

LE GENERAL.

Cette garde ne vous avoit-elle pas été confiée pour prix de vos services militaires?

FRANCŒUR.

Oui, général.

LE

LE GENERAL.

Et vous avez deux filles?

FRANCŒUR.

Oui, général.

LE GENERAL.

Que vous allez marier à ces deux jeunes gens.

FRANCŒUR.

Non, général.

ALBERT.

C'étoit son projet autrefois, mais il nous est arrivé tant de choses, d'abord vous saurez. ....

LE GENERAL.

Je sais tout, (*à Francœur.*) on m'a assuré que je pourrois retrouver dans ce village ce boulet......

ALBERT.

Celui qui a tué Turenne! C'est Francœur qui l'a....

FRANCŒUR.

Oui: mais rien ne peut m'en séparer, il fut ramassé par mon aïeul sur le champ de bataille, mon père l'a gardé toute sa vie; j'ai hérité de leur amour pour le grand Turenne, je conserverai ce boulet, et quand je mourrai, c'est la tête appuyée dessus que je veux rendre le deruier soupir.

LE GENERAL.

Comment, vous refuseriez de remettre entre mes mains ce dépôt précieux.

FRANCŒUR.

Qu'appellez-vous un dépôt, c'est mon héritage, c'est le seul bien qui me reste.

ALBERT.

Ne dites pas ça, songez donc que c'est le général....

FRANCOEUR.

Eh que m'importe? j'ai versé mon sang pour ma patrie je suis prêt à le verser encore; mais le sacrifice qu'on me demande est trop au-dessus de mes forces.

LE GENERAL.

Viens, brave homme, viens dans mes bras, tes sentimens te rendent digne de tout ce que je veux faire pour toi. (*il l'embrasse*) Tiens, regarde. (*il s'approche et découvre le monument sur lequel on lit.*) A LA GLOIRE DU GRAND TURENNE.

FRANCOEUR.

Que vois-je ? à la gloire du grand Turenne!

(*il court embrasser le monument.*)

LE GENERAL.

C'est là que je desire deposer le boulet que je te demande et c'est à toi-même que j'en confie la garde.

FRANCŒUR.

Ah! vous venez d'embellir les derniers momens de ma vie ; quand on sait honorer comme vous la mémoire des grands hommes, on est fait pour le devenir.

LE GENERAL.

Modérez ce transport, écoutez-moi, pendant que nous sommes encore seuls. Je veux que ce beau jour ramène le bonheur dans le sein de votre famille. Je marie vos enfans aujourd'hui.

ALBERT.

Je ne demanderois pas mieux, si les Autrichiens en brûlant mon moulin n'avoient pas emporté mes habits de noces.

LE GENERAL.

Ton moulin, je le ferai rétablir : il est du devoir d'un général de réparer, autant qu'il le peut, les malheurs de la guerre. Quand à toi, brave Hermann, lis cette lettre. (*il lui donne la lettre*) elle t'annônce que ton bataillon témoin de ta bravoure ayant appris que tu es hors d'état de le joindre et voulant te donner une preuve de son estime, m'a chargé de te remettre trois jours de sa paie qui serviront de dot à cette aimable fille.

EMMA.

Qu'entends-je.

HERMANN.

Mes bons frères d'armes, je les reconnois bien là.

FRANCŒUR.

Quelle grandeur d'ame! Ah je vois que je m'étois trompé ; il est des hommes sensibles qui savent réparer les fautes des méchans, et quand on croit qu'il n'existe plus de vertus, c'est qu'on ne se donne pas la peine de les chercher. (*toute la famille tombe aux pieds du général : on entend dans le lointain une marche militaire.*)

LE GENERAL. (*les relevant.*)

L'armée s'avance, relevez-vous, mes amis, c'est au r

de Turenne que je vous prie d'accepter ces foibles dons, et vous savez que ce grand homme n'aimoit pas qu'on publiât ses bienfaits.

SCENE XI.

LES PRECEDENS, TOUTE L'ARMÉE.

L'armée défile en colonne; tandis qu'elle passe sur le devant du théâtre, on enlève le manteau d'armes, et le monument se trouve à découvert; lorsqu'elle la débordé, les troupes se mettent en bataille.

LE GENERAL.

Braves soldats, c'est ici que le grand Turenne passa dans un instant de la victoire à l'immortalité; pendant plus d'un siècle, ce coin de terre fut l'objet de la vénération publique et particulière; pas un voyageur, pas un français sur-tout ni passent sans y offrir le tribut respectueux qu'on doit à la vertu. L'agriculteur lui-même honorant la mémoire de celui qui le protegea tant de fois, n'osa porter la coignée sur ces arbres antiques, et jamais le soc de la charrue n'entrouvrit le sein de cette terre consacrée à l'héroïsme. Des mains barbares ont profité du moment où vous portiez au loin vos armes victorieuses, pour renverser un monument que l'admiration avoit élevé. C'est aux François triomphans qu'il appartient aujourd'hui de rétablir ce que l'ignorance a détruit. Persuadé que j'étois l'interprète de l'armée entière, j'ai fait en votre nom relever ce monument qui doit porter à la postérité le souvenir des hauts faits de Turenne, et cette idée consolante, que les Francois toujours eux-mêmes, ont su conserver au milieu du tumulte des armes leurs mœurs héréditaires et le respect impérissable que l'on doit aux grands hommes.

Inauguration du monument. Consécration du boulet, au bruit du canon et des tambours.

VAUDEVILLE.

AIR : *Après de pénibles combats.*

FRANCŒUR.

Le voilà, ce boulet sacré,
Qui d'un héros trancha la vie
A des héros je le confie;
Par eux, il sera révéré.

(*Au Général.*)

Vous qui savez de ce grand capitaine,
Suivre les pas, aux champs de la valeur;
C'est à vous, qu'appartient l'honneur
De venger le nom de Turenne. } *Bis.*

HERMANN.

Jeunes François, braves guerriers,
Vous qui voulez que la victoire,
Un jour consacre votre gloire
En vous couronnant de lauriers.
Et vous, Soldats, qu'une blessure enchaîne
Avec regret, dans un triste repos;
Pour vous consoler de vos maux,
Pensez au Tombeau de Turenne. } *Bis.*

ALBERT

Autrefois, vrai, j'avois grand peur,
Maintenant, c'est toute autre chose;
Quelle étrange métamorphose!
Je crois que j'ai de la valeur.
Que dans ces lieux, le plus grand poltron vienne,
Il sentira, je gage, ainsi que moi,
Qu'on devient brave malgré soi,
Auprès du Tombeau de Turenne. } *Bis.*



EMMA, *au Public.*

Vous tous, que l'on voit abhorrer
Les maux causés par l'ignorance;
C'est votre seule intelligence,
Qui, seule peut les réparer.
Laissez, laissez, la vengeance et la haine;
Dans cet accord, soyez tous de moitié,
Et pour vous jurer amitié,
Venez au Tombeau de Turenne. } *Bis.*

On apporte une couronne de lauriers, que Francœur divise en deux, et dont il présente une moitié au Général, en déposant l'autre moitié sur le cénotaphe; le général refuse la couronne, et ne l'accepte ensuite que pour en faire hommage à l'armée entière, en l'attachant à la lame du drapeau.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel